

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MORAND

L'architecture byzantine

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 84-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# L'ARCHITECTURE BYZANTINE

Lorsque Constantin décida de donner à l'empire une capitale nouvelle, la transformation de l'antique Byzance en Constantinople eut pour conséquence de diviser l'empire en deux parties dont les destinées ont été fort diverses. Constantinople devint le foyer d'une civilisation brillante, où les influences orientales se sont mêlées à l'hellénisme et tandis que l'Orient, à l'abri des invasions et des cataclysmes politiques, poursuivait lentement sa longue carrière, l'ombre commençait à s'étendre sur le monde occidental. Nous appelons byzantine cette civilisation à demi asiatique et à demi méditerranéenne qui resta l'héritière de la Grèce, c'est-à-dire du paganisme, tout en devenant chrétienne, et dont l'art byzantin est le produit le plus parfait.

Les personnes qui étudient les choses d'une façon superficielle sont portées à confondre l'art byzantin avec l'art chrétien primitif, soit l'art latin, mais cela n'a pas lieu de nous surprendre, car la parenté évidente du premier avec le second est encore accentuée par la décoration byzantine, dont on a dans la suite paré, en Occident, certaines églises du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle.

La première basilique chrétienne rappelle le plan de la basilique civile. Un portique extérieur en indiquait l'entrée, puis l'on pénétrait dans une grande cour carrée, l'*atrium*, ornée au centre d'une fontaine qui servait aux ablutions. L'église proprement dite était divisée par une double colonnade en trois nefs, dont la centrale, plus large que les autres et fermée vers le haut par une balustrade, formait le chœur que terminait une abside. Au milieu du chœur se trouvait l'autel, au fond de l'abside le siège de l'officiant. La basilique n'était pas voûtée ; la charpente du toit restait apparente ou était masquée par un plafond de bois, parfois orné de dorures.

Tel était le type classique de la basilique constantinienne qui va faire place aux églises à coupole.

Prudemment d'abord, puis avec une audace croissante, les architectes substituèrent aux lignes droites des basiliques romaines les formes courbes des églises octogones ou circulaires, puis ils essayèrent de couronner leurs édifices de coupoles chaque jour plus hardies, plus colossales. La nouvelle architecture allait trouver sa formule définitive et atteindre son apogée dans Sainte-Sophie, l'église consacrée à la Sagesse Divine.

Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, un fils de pâtres illyriens monta sur le trône impérial et prit le nom de Justinien, qui est resté entouré d'une auréole de gloire qu'il n'a point tout à fait méritée. Etranger par son origine à la civilisation hellénique, il méconnut les véritables destinées de l'empire byzantin et rêva la reconstitution de l'empire romain, tout en se désintéressant de ses provinces de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie, dévastées sous son règne par des invasions qui ne rencontrèrent point de résistance. Mais quelque jugement que l'on porte sur sa politique, il est un mérite qu'on ne saurait lui refuser, c'est d'avoir favorisé de tout son pouvoir le développement des arts. Justinien fut un grand constructeur.

Il existait déjà sur le grand Forum une église dédiée à la Sagesse Divine. Bâtie sous Constantin, détruite en partie par les flammes en 404 et réparée par Théodose, elle fut la proie d'un nouvel incendie lors de la terrible sédition qui faillit coûter à Justinien la couronne et la vie. Vainqueur des rebelles, ce dernier la reconstruisit et voulut que la nouvelle église dépassât en splendeur le temple de Salomon. Son historiographe Procope a consacré un ouvrage spécial aux édifices dus à la munificence de l'empereur et c'est ainsi que nous connaissons par le menu les différentes phases de la construction de Sainte-Sophie.

« Rarement, dit Ch. Bayet, la folie de la prodigalité fut poussée si loin. Les plus riches matériaux, l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres précieuses furent employés avec une profusion incroyable et qui même blesse le goût : il semble que Justinien en ait moins apprécié la beauté que le prix et qu'il ait voulu éblouir par le spectacle d'un luxe féérique. »

Il fallut pour y suffire établir de nouveaux impôts et

l'ambon seul coûta une année des revenus de l'Égypte. On se servit même de matériaux déjà travaillés en dépouillant les monuments antiques de leurs marbres les plus rares : il en vint de la Grèce et de Rome, et les travaux de Sainte-Sophie absorbèrent des sommes immenses, car ne se contentant point de l'emplacement de l'ancienne église constantinienne, Justinien fit acheter, pour les démolir, les maisons environnantes, dans le quartier le plus riche de la ville.

Commencée en 532, par Anthemius de Tralles et Isidore de Milet, deux architectes d'origine asiatique, qui s'inspirèrent des monuments de leur pays, de ceux de la Perse et de la Syrie, Sainte-Sophie fut terminée trente ans plus tard. Ce merveilleux édifice est par l'originalité du plan, la croix grecque à laquelle les Turcs ont ajouté quatre salles angulaires, par la prodigieuse légèreté de sa structure, la savante habileté des combinaisons d'équilibre, une des plus puissantes créations de l'architecture de tous les temps. L'église, précédée de l'atrium, est renfermée dans un espace rectangulaire de 77 mètres sur 76,70. Cet intérieur est divisé en une partie centrale, la nef, et en deux parties latérales. Au centre de l'édifice, une coupole de 31 mètres de diamètre, inscrite dans un carré, s'appuie sur quatre grands arcs que soutiennent quatre piliers colossaux. D'immenses pendentifs sphériques se projettent sur le vide, remplissant l'espace entre les grands arcs et viennent saisir la coupole centrale que contrebutent deux gigantesques demi-coupoles. Autour de l'hémicycle oriental s'ouvrent trois absides et les bas-côtés sont divisés en deux étages dont le supérieur porte le nom de gynécée. La lumière pénètre dans l'édifice par un grand nombre de baies : quarante fenêtres s'ouvrent à la base de la coupole ; d'autres sont percées dans les murs pleins des grands arcs, dans les demi-coupoles et les absides.

La construction de la coupole centrale avait été un problème difficile à résoudre, à cause des proportions fabuleuses qu'on avait voulu lui donner. Les architectes y employèrent des matériaux d'une extrême légèreté, mais en dépit de cette précaution et à la suite de plusieurs tremblements de terre qui jetèrent bas une partie de la ville, la coupole de Sainte-Sophie s'écroula en 558. Justinien la fit reconstruire et c'est le neveu d'Isidore de Milet qui fut

chargé de ce travail et qui augmenta encore l'élévation de la coupole.

On sait qu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, Sainte-Sophie fut transformée en mosquée ; les Turcs auxquels leur religion interdit la représentation de la figure humaine, couvrirent d'un épais badigeon l'admirable décoration de l'église qui répondait aux idées de magnificence de Justinien. Les immenses mosaïques où sur un fond d'or ou de bleu foncé apparaissaient le Christ, la Vierge, l'archange saint Michel, les Apôtres et les Prophètes, disparurent sous la chaux.

Si Sainte-Sophie est le type par excellence de l'église byzantine, si les contemporains l'ont admirée, si les artistes s'en sont inspirés, elle ne s'est pas imposée comme un modèle dont ils n'osaient s'écarter. On ne se contenta pas de copier le plan de l'illustre basilique, et la coupole fut le thème autour duquel on exécuta de nombreuses variations.

Parmi les églises de Ravenne, la plus célèbre est celle de Saint-Vital, construite de 526 à 547. Elle est byzantine, à rencontre des autres édifices religieux de la ville, qui, bien que datant de la même époque, ont conservé le plan de l'ancienne basilique latine. C'est un édifice de forme octogone auquel se rattache une abside ronde à l'intérieur, triangulaire à l'extérieur. L'intérieur présente une partie centrale et un pourtour séparé par huit gros piliers. Entre ces piliers se trouvent des niches semi-circulaires, précédées de deux étages de deux colonnes chacun, aux arcades supportant la coupole centrale qui ne se dessine point à l'extérieur, mais se dissimule sous un toit en forme de pyramide. Les colonnes du haut ont des chapiteaux composés de plusieurs pièces et celles du bas de beaux chapiteaux trapézoïformes, excessivement caractéristiques.

A l'intérieur, la sculpture ornementale se développe sous les formes les plus originales et les plus curieuses, et les chapiteaux présentent une incroyable variété d'aspect. Ici, sur une masse cubique semble jetée une gracieuse broderie d'ornements découpés à jour ; là, c'est une corbeille toute couverte d'entrelacs. Parfois des représentations d'animaux, d'oiseaux ou de vases compliquent encore cette décoration, alors que les anciens types de l'architecture grecque et de l'architecture romaine sont délaissés ou profondément altérés. Mais si riche et variée que soit la décoration

des chapiteaux byzantins, il faut bien reconnaître la décadence des procédés d'une sculpture qui manque de relief et dont les œuvres se rapprochent bien plus du style de l'orfèvrerie que de celui de la sculpture.

Dans l'église byzantine, la mosaïque prodigue toutes ses richesses ; les vastes compositions qui en couvrent les murs, mais où l'action est presque nulle, nous montrent des personnages aux poses hiératiques placés dans une disposition uniforme, et cette symétrie qui caractérise l'art byzantin convient à merveille à la décoration des grands édifices. Les mosaïques de Saint-Vital sont fameuses. A côté de scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament, nous voyons saint Ecclesius le fondateur de l'église, saint Vital qui fut martyrisé à Ravenne et ses deux fils saint Gervais et saint Protas que l'on rencontre si souvent dans l'iconographie de cette époque. Les plus connues représentent Justinien accompagné de dignitaires et de gardes, et l'impératrice Theodora suivie des dames de sa suite, tous deux portant des offrandes.

Il paraît singulier, au premier abord, que le déclin de la sculpture se soit produit au moment où l'architecture et la peinture étaient en pleine floraison, mais il ne faut pas oublier que c'est par la mosaïque, la peinture et la tapisserie que l'Orient décora ses palais, ses églises. « Or, comme dit E. Mâle, l'Orient ne copie pas, il stylise, à la réalité il préfère les caprices de son imagination, et dans cet art de rêve, la grande sculpture, la statue, qui est une pensée, n'avait aucune place ».

L'art religieux continuait à se développer dans ses manifestations les plus brillantes quand éclata la querelle des Iconoclastes, qui en menaça l'existence et commença pour l'église d'Orient une longue période de troubles et de sanglantes persécutions. C'est alors que, fuyant Constantinople en proie durant cent-vingt ans aux violences des briseurs d'images, nombre d'artistes allèrent répandre dans les nations occidentales les traditions artistiques de leur pays.

Au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècles, les princes de cette époque comprirent mieux les intérêts de la civilisation hellénique et surent développer tout ce qu'il y avait de ressources intellectuelles et matérielles dans l'empire d'Orient. Byzance devint le véritable centre du monde civilisé, et le Moyen-Age tenait Constantinople pour une ville de merveilles « entrevue dans un miroitement d'or ».

L'Orient a exercé durant le Moyen-Age, et bien avant les Croisades, une attraction puissante sur les nations occidentales et c'est surtout dans le sud de l'Italie que le rôle de Byzance est évident. La Calabre fut le foyer d'une civilisation néo-hellénique ; en Sicile les formes de l'église grecque se combinèrent en maints édifices avec celles de la basilique latine, et les mosaïques qui couvrent les murs du dôme de Céfalo de la chapelle palatine à Palerme et du dôme de Montréal sont entièrement byzantines.

A l'autre extrémité de l'Italie, Venise était presque une ville grecque. Tout y rappelait la Grèce, le costume, les mœurs, le cérémonial de la cour des doges. On ignore si, lorsqu'il entreprit, en 976, la construction de l'église de Saint-Marc, le doge Pierre Orseolo s'adressa à des architectes nés en Grèce, mais il est certain que ces derniers, quel que fût leur lieu d'origine, pratiquaient l'architecture byzantine ; il n'est point jusqu'aux matériaux qui ne paraissent en grande partie empruntés à l'Orient.

En France, l'architecture à coupoles se manifeste dans tout un groupe d'églises dont Saint-Front de Périgueux est le type le plus célèbre.

Nous ne pouvons songer à poursuivre ici les destinées de l'art byzantin sous des successeurs de Justinien, à faire entrer dans le cadre modeste d'un article de revue les manuscrits, les miniatures, cette orfèvrerie et ces tissus historiques dont le Trésor de St-Maurice possède de si remarquables spécimens, enfin à rechercher comment l'action de cet art a été sensible partout où a pénétré le christianisme grec. Qu'il suffise de rappeler que la Russie fut en quelque sorte fascinée par la splendeur du culte orthodoxe, mais qu'en relation constante avec l'Asie, la Perse et l'Inde, elle leur emprunta d'une main, et de l'autre à Byzance. Sur les rives de la Moskova, la coupole, d'hémisphérique devint bulbeuse et l'arc en plein cintre se transforma parfois en arc brisé. Ajoutons, en terminant, que ce n'est pas seulement chez les peuples chrétiens de l'Orient et de l'Occident que l'on retrouve la trace de l'art byzantin. Les ennemis les plus acharnés du christianisme et de l'empire grec en sont tributaires. Quand l'art n'existait chez les Arabes que sous ses formes les plus simples, ils s'adressèrent pour la construction de leurs mosquées aux Byzantins, et les mosaïques florales du mihrab, le sanctuaire sans pareil de la mosquée de Cordoue, sont faites de cubes d'émail envoyés de Byzance à Hakem II par l'empereur-artiste Constantin Porphyrogénète.



Intérieur de Sainte-Sophie, Constantinople.